

MONTAGNE EN MARCHÉ

Il avait beaucoup plu les jours précédents et c'est avec joie que je vis, ce matin, le soleil sortir d'entre les nuages.

Je suivais la nouvelle « Route du Roi Alexandre », ouverte depuis peu à la circulation, qui longe l'Adriatique, au flanc abrupt de la montagne. La mer avait repris son incomparable couleur turquoise et le chaos pierreux qui la borde, en séchant, avait retrouvé sa teinte gris perle.

« Quel délice cette route unie et jaune », pensai-je en roulant doucement. Le sable crissait agréablement sous mes pneus et j'oubliais déjà les épouvantables chemins que je venais de parcourir, m'enlisant dans les ornières, traînant mon vélo parmi les pierres, ou dérapant dans une épaisse couche de poussière...

Mon tour d'Europe à bicyclette tirait à sa fin. Bientôt les belles routes lisses d'Italie effaceraient complètement le souvenir de mes déboires.

De l'autre côté de la chaîne montagneuse qui longe la côte, la plaine était inondée. Je venais de passer deux jours dans un village, bloquée par la crue des eaux. J'y étais arrivée un soir,

lorsque l'eau recouvrait déjà la route; le lendemain, elle menaçait d'entrer dans les maisons. Pourtant, le troisième jour, changeant d'idée, elle s'était retirée et, aujourd'hui, pour la première fois depuis près de quinze jours, le soleil était réapparu dans un ciel lavé.

J'étais heureuse de me retrouver sur la côte. La vallée que je venais de quitter était oppressante avec ses montagnes, si hautes et si noires, qu'elles semblaient vouloir se rejoindre dans les nuages.

Je traversai un petit village aux plaisantes maisonnettes blanches, avec leurs toits de tuiles rouges. Je fus surprise de n'y voir personne; il semblait abandonné. Comme j'arrivais aux dernières maisons, j'aperçus un brancard dressé, posé en travers de la route, avec un bout de chiffon écarlate attaché en son milieu. Cela avait tout l'air de vouloir dire que le chemin était « barré ». Néanmoins, je continuai.

À cinq cents mètres plus loin, je vis une foule compacte: tout le village se trouvait là. On discutait avec animation.

— Que se passe-t-il? demandai-je.

— C'est la montagne qui marche, me répondit-on.

Cela avait commencé au petit jour. Une vieille femme, qui habitait dans une cabane isolée avec son petit-fils, avait été réveillée par le bêlement affolé de ses chèvres. Jetant un châle sur son dos voûté, elle était sortie dans le jardin pour voir ce qui se passait. Mais quelle ne fut pas sa stupeur de voir qu'à la place du verger, le flanc de la montagne atteignait presque sa bicoque. N'en croyant pas ses yeux, elle envoya l'enfant alerter le village. Lorsque les paysans étaient arrivés,



Split. Coin des remparts

ils avaient trouvé la maison à moitié ensevelie et la vieille, dans ce qui lui servait d'étable, essayant d'en faire sortir son bourricot qui ne voulait rien savoir. On eut tout juste le temps de l'en tirer, que déjà les murs pliaient sous le toit, comme les côtés d'une boîte de carton, et le tout s'aplatissait sous une nouvelle poussée de terre liquide. Depuis, l'avance irrésistible de la montagne n'avait fait que progresser. Plus trace de maison. Seul, un olivier déraciné et quelques vignes, les racines en l'air, indiquaient l'emplacement du verger. La route était aux trois quarts barrée par une masse de boue jaunâtre, qui, telle une coulée de lave, avait franchi le talus, roulant sur elle-même, avançant toujours. Puis, une lézarde avait couru le long du remblai, semblable aux crevasses qui fendillent un sol surchauffé et trop sec. Elle s'était dessinée parallèlement à la route, à un mètre environ du bord qui surplombait à pic la mer. Verticalement, à une centaine de pieds plus bas, des vagues couronnées d'écume venaient se briser sur les rochers.

Lentement, la fente s'était élargie. On aurait dit qu'un géant avec un énorme couteau, essayait de couper une tranche de montagne. À mon arrivée, la crevasse avait près cinquante centimètres de large.

Je compris que si je voulais passer, il fallait agir tout de suite ; dans dix minutes, il serait trop tard. Autrement, il me faudrait revenir de soixante kilomètres sur mes pas, refaire les quinze kilomètres de montée en lacets (et avec quelle route !) redescendre dans la vallée inondée et – qui sait ? – ne pas pouvoir peut-être la traverser.

Si, depuis lors, quelques pillages ont encore lieu, ce ne sont qu'exceptions. Malgré cela, lorsque je quittai Cetinje, la gendarmerie était prévenue de mon passage et j'avais été munie par les autorités d'une lettre à l'adresse de tous les gendarmes du Monténégro, les enjoignant de me prêter aide et protection en cas de besoin.

À mon arrivée à Cetinje, j'avais été surprise par la brutalité du changement de température. Nous étions en fin d'octobre.

La veille, j'avais quitté les Bouches de Cattaro, par un soleil radieux, une mer calme, un ciel bleu et m'étais élevée à 1 400 mètres – une vingtaine de kilomètres et vingt-six boucles en épingle à cheveux, si j'ai bonne mémoire! Arrivée tout en haut, j'avais jeté un dernier coup d'œil d'adieu à l'Adriatique, dont l'étendue turquoise s'estompait dans le brouillard, puis avais franchi le col semblable à un gigantesque portail écroulé, où un vent glacial soufflait en mugissant. De l'autre côté, la route descendait vers Cetinje, à travers un paysage chaotique et désert.

La ville m'apparut étincelante de givre. Le lendemain, la neige tomba pour la première fois. Le ciel était gris.

Je grelottais dans ma jupe-culotte de toile écrue et mes jambes nues faisaient retourner les passants, lorsque je quittai Cetinje ce matin-là.

Tantôt montant, tantôt descendant des pentes rapides, la route semblait prisonnière du dédale de pierre qui s'étendait à perte de vue. Au loin, bien au-dessus de moi, des pics inaccessibles brillaient au soleil avec des reflets bleus. Car ni le mauvais temps, ni la neige n'avaient persisté.

Pendant quelque temps, je longeais la frontière albanaise. Elle passait au beau milieu d'un lac ; des poteaux plantés dans l'eau la délimitaient. Je descendis dans une vallée : tout y était vert ; il faisait chaud. Puis la route se remit à grimper. Le soleil ayant accompli sa course à travers le ciel, plongea derrière un sommet. Aussitôt le froid devint intense. Très vite la nuit fut complète, une de ces nuits de montagne, claires, transparentes.

Je marchais, poussant mon vélo, butant sur un sol raviné par les eaux des pluies, semé de gros cailloux, parfois de roches éboulées.

J'atteignis ainsi, une fois de plus, un col. La neige en recouvrait le sol. Je remontai à vélo, mais dus bientôt remettre pied à terre, car les roues enfonçaient trop et, dans toute cette blancheur, je ne distinguais plus mon chemin. La neige me venait jusqu'à la cheville, se glissant insidieusement entre la socquette et le soulier.

Je commençais à me demander jusqu'à quand il me faudrait marcher ainsi, n'étant pas équipée pour passer la nuit sous une tente par un temps pareil.

Une ombre traversa la route devant moi : un loup ? Je savais que la région en était infestée, mais je savais également qu'il ne faisait pas encore assez froid pour qu'ils s'attaquent à l'homme. Toutefois, ce n'était qu'un chien errant, qui me flaira de loin, avant de s'enfuir, la queue entre les jambes.

Sa présence me redonna confiance : elle indiquait la proximité d'un village. La première maison apparue en effet bientôt, sur ma droite. Elle était plongée dans l'obscurité : tout le monde dormait.